

que la proportion d'eau ingérée est moindre. » Mais qu'est donc cette action plus ou moins grande ? Quel est ce maximum d'effet, si l'on en juge par les résultats cliniques ? Tel médicament, insoluble ou non, manque le but s'il atteint toute la puissance de son effet possible ; tel autre est inefficace s'il reste au-dessous de ses vertus supposées. Raisonner de ces actions en dehors des maladies, c'est faire de la thérapeutique à l'usage des gens bien portants. Et pourtant nous serions encore à regretter que M. Mialhe ne s'en soit pas tenu à des généralités inappliquées ; mais que penser quand, concluant de ses théories au fait pratique, il affirme que l'action fluidifiante des alcalis doit donner un résultat curatif dans la cataracte, ajoutant, comme preuve, que M. le Dr Rau, ayant placé un cristallin cataracté dans une solution d'iodure de potassium, a pu, au bout de vingt-quatre heures, distinguer des lettres imprimées au travers du corps opaque.

Toutes ces lois *à priori*, ces déductions désavouées par l'étude du malade, ces règles thérapeutiques dépourvues de sanction, ne prouvent pas que la chimie est incapable de rendre à la médecine les plus éminents services ; elles montrent seulement que le chimiste le plus habile sort de sa compétence quand il conclut de l'expérience de laboratoire à l'expérience clinique. La chimie n'est pas plus près de la médecine quand elle enseigne l'art de préparer ou d'analyser les médicaments, qu'elle ne touche aux beaux-arts quand elle fournit au peintre des couleurs fixes et durables. Nous accorderions encore à M. Mialhe qu'il a été conduit, comme il le dit, par des recherches cliniques, à donner la théorie d'un grand nombre d'actes thérapeutiques ou pathologiques dont, jusqu'alors, on avait en vain cherché l'explication ; mais l'histoire de la médecine nous interdit de croire, avec lui, que « chacun doit convenir, pour le moins, que le traitement de la chlorose par les ferrugineux, et du diabète par les alcalins, constitue des arguments bien puissants en faveur de l'intervention (telle qu'il l'entend) de la chimie dans la thérapeutique ».

(*Archives générales de médecine*, décembre 1856.)

DU VITALISME.

Le vitalisme vient de fournir à l'Académie de Médecine la matière d'une discussion qui a occupé de nombreuses séances. Soulevée à l'occasion d'un agent thérapeutique, le perchlorure de fer, et à titre d'épisode, la question philosophique a bientôt étendu ses proportions, et elle a fini par faire oublier la source la plus modeste où elle avait pris naissance. Nous nous sommes tenu en dehors de ce débat, auquel s'associait ardemment la presse médicale, et il est au moins douteux qu'on se soit aperçu de notre silence.

Ces grands problèmes ne nous ont jamais paru rentrer dans la mesure des débats académiques, et nous ne croyons pas davantage qu'ils se prêtent à la polémique écourtée d'une publication périodique. Dans une de ses plus brillantes comparaisons, un écrivain religieux du xvii^e siècle enseignait que les petites lumières s'éteignent au souffle du vent, tandis que les grandes s'y ravivent ; on pourrait dire, avec non moins de vérité, qu'il faut de vastes foyers pour fomentier un incendie. Sans larges et libres développements, les discussions philosophiques ne s'alimentent pas ; elles jettent quelques lueurs et s'éteignent, laissant dans les esprits inexpérimentés l'opinion que des querelles de mots dissimulent tout au plus l'insuffisance des idées.

C'est une erreur trop volontiers admise que les généralités peuvent se résumer en quelques propositions aphoristiques, et qu'étant posés les principes, les conséquences en dérivent tout naturellement. Il est certain que la géométrie tout entière dé-

et la recherche consistait à y faire rentrer un plus grand nombre d'éléments.

La médecine, qui n'a pas à inventer de méthode philosophique, mais qui obéit aux idées régnantes, suivit forcément l'impulsion. Vouée à l'étude de l'homme et conséquente à son insu avec la philosophie, elle se demanda quel était, dans la sphère de son intervention, le terme final auquel tout doit aboutir. Elle avait en regard la santé et la maladie : l'une, objet légitime de nos aspirations, l'autre, repoussée avec terreur ; l'une représentant dans le monde physique le bien, l'autre correspondant au mal moral. Elle avait, dans une région plus élevée, d'un côté la vie, et de l'autre la mort : c'est entre ces deux termes que se renfermait sa mission ; avant de naître comme après mourir, l'individu n'était pas de son domaine et ne lui appartenait à aucun titre.

La vieille médecine eût souri, à la pensée que le vitalisme pût jamais constituer une doctrine ouverte à la discussion : n'être pas vitaliste eût été pour elle abdiquer toute notion médicale ; un non-sens égal à celui que commettrait le grammairien qui mettrait en question l'existence même du langage.

Et cependant la vie, admise, proclamée comme un axiome, soustraite de droit aux nécessités d'une démonstration, n'est pas une de ces vérités éternelles, elle est et elle n'est pas ; soumise à un antagonisme incessant avec les lois auxquelles elle échappe, elle appelle plutôt l'image de la lutte que l'idée d'une force autocratique se perpétuant dans son inaltérable so-
lennité.

Si la vie se résume ainsi dans un effort incessant (et quel médecin aux prises avec la maladie peut le nier?), il faut qu'une puissance supérieure à elle-même l'entretienne, la préserve, la ranime dans ses défaillances, l'encourage dans sa résistance à tous les obstacles. Cette puissance mal définie, mais adoptée parce qu'elle semblait indispensable, ce fut la *Nature*. La nature intervint à l'égal de ces divinités païennes appelées à trancher tant d'autres difficultés insolubles ; elle sut parer au mal, guérir

la lésion, rétablir l'ordre dans les fonctions troublées ; son influence se manifesta sous toutes les formes, et la mission du médecin fut de suivre ses inspirations avec une respectueuse déférence.

En superposant ainsi la nature à la vie, le médecin ne se bornait pas à substituer une dénomination à une autre ; il consacrait, en l'appliquant à la médecine, le principe général que lui avaient enseigné les philosophes. L'homme, partie intégrante du monde, était soumis à la nature comme le monde entier ; mais, élément privilégié, il représentait, sous la forme la mieux accusée, le mode d'existence de la création. Tandis que pour saisir la loi primordiale qui régit l'univers, il eût fallu descendre à des profondeurs interdites ou s'élever à des hauteurs inaccessibles, on pouvait trouver dans l'homme un microcosme ou, pour prendre un terme plus moderne, une sorte de réduction du monde. Les lois qui président à l'existence de l'homme n'avaient pas été faites pour lui, son individualité même répondait à celle de la création ; seulement elle était plus saisissable, parce qu'elle n'opposait pas à l'étude l'excès de son immensité.

Placée à ce point de vue plus métaphysique que physique, l'antiquité se représenta la nature comme la vie universelle dont la vie humaine devenait l'expression la plus haute, son vitalisme eut la portée d'un dogme philosophique et non pas seulement d'un système à l'usage des médecins.

Il importe de pénétrer dans l'esprit des doctrines anciennes, si l'on veut comprendre le vitalisme moderne. Ses théories de la vie qui se sont succédé n'ont pas la valeur de créations originales, filles de leur œuvre et dépourvues de généalogie ; elles ont eu pour fonds commun cette unité artificielle, mais imposante, que nous avait léguée l'antiquité, et que chaque génération a amoindrie en en détachant une parcelle ou un morceau. C'est pourquoi remonter dans le passé n'est rien moins qu'une œuvre de curiosité érudite ; c'est chercher, c'est trouver la clef des doctrines contemporaines.

La nature ainsi conçue, comme la force suprême, devait avoir

des attributs définis. Ou elle représentait la somme des forces inhérentes à la matière, ou elle se résumait dans des forces d'un autre ordre, plus analogues à celles du monde moral qu'à celles du monde physique. Il était interdit à l'antiquité, ignorante de la physique, de la chimie, des sciences naturelles elles-mêmes, de prendre son point d'appui sur des phénomènes dont elle ne savait pas les lois élémentaires; elle se replia sur les côtés qui lui étaient plus accessibles, et la nature fut instituée par elle à l'image de la vie, dont l'homme lui fournissait le type.

L'antiquité, d'ailleurs, n'avait qu'une idée métaphysique de la force; elle se la figurait volontiers comme une sorte d'entité qu'il lui était loisible de munir des qualités les plus contradictoires. Aristote, le plus antique de tous les philosophes par l'esprit de ses doctrines, l'avait habituée à considérer d'une part la matière comme un substratum, et de l'autre la forme comme la seule réalité; or la forme n'était autre chose que la force agissant sur la matière. La force pouvait donc, en se multipliant, rendre compte de tous les phénomènes, et elle cessait d'être limitée par ses effets.

C'était ouvrir à la théorie une large voie, où se précipita la médecine, qui, sans cesse en présence de l'inconnu, en lutte avec des puissances indéfinies, était trop heureuse d'acheter, même au prix d'une hypothèse, ce fil qui, au dire des métaphores anciennes, empêche de se perdre dans un labyrinthe.

Pour les médecins, la nature fut une puissance supérieure, douée de prévision, d'intelligence; surveillante attentive, elle eut pour mandat de défendre l'économie contre toutes les agressions du dehors. L'homme, placé dans un milieu destructeur, fut garanti par elle. Chacun des actes de la vie fut une des manifestations de cette force essentiellement vitale, et la maladie elle-même, au lieu d'être une défaite, témoigna de l'effort de la nature pour rétablir la santé.

On sait quelles ont été les conséquences médicales de ce vitalisme abstrait et absolu. D'une part, un humorisme de fantaisie où des éléments supposés subissaient des métamorphoses non

moins hypothétiques; de l'autre, un optimisme que les plus tristes insuccès ne réussissaient pas à ébranler; à chaque crise nuisible des humeurs répondait une réaction salutaire, et dans cette lutte, envisagée à la façon des guerres héroïques, si la nature succombait, ce n'était pas faute d'avoir vaillamment combattu.

L'antagonisme entre la nature conservatrice et médicatrice, et l'autre puissance assez vague, qui porte avec elle la destruction et la mort, est tout près de la lutte entre le bien et le mal; la nature n'est responsable que dans la mesure de ses moyens, mais à une seule condition, c'est qu'elle ne se rebute jamais. Où la nature renonce, la médecine n'a plus raison d'être, car elle n'a plus de ressources.

L'antiquité, mettant ainsi en regard deux agents hostiles, n'en confiait qu'un aux mains des médecins. Ils pouvaient bien, par une hygiène préventive, éloigner l'homme des foyers d'infection, le soustraire aux fâcheuses influences de l'air, du climat ou des eaux, le dérober à la contagion; mais, une fois le germe ou le ferment morbifique introduit, ils n'avaient qu'à surveiller, pour l'exciter ou le modérer, l'effort naturel de l'élimination et de la réaction.

La médecine, ainsi comprise, était vitaliste non-seulement en théorie, mais en pratique; elle était, jusque dans le moindre détail des indications thérapeutiques, consécutrice à son principe, et pouvait-il en être autrement? Pour suivre une autre méthode, il eût fallu prendre le contrepied de celle qui régnait sans objection; il eût fallu, non plus aider la nature, mais combattre sans elle l'élément supposé de la maladie. Ce pouvait être un rêve de quelques esprits aventureux et escomptant l'avenir, plutôt que d'établir le présent sur une base solide.

Les médecins, nos maîtres, dans l'antiquité, n'avaient, je l'ai déjà dit, mais je ne saurais trop le redire, aucune des notions qui depuis lors ont constitué la science des êtres qui ne vivent pas; ils étaient condamnés à procéder par des comparaisons, puisque l'observation leur faisait défaut. Les phénomènes chi-

miques ne leur étaient intelligibles qu'autant qu'ils se traduisaient dans des fonctions animales ; la digestion expliquait la fermentation, le mouvement du sang rendait raison au besoin du flux et du reflux de la mer, l'attraction était une sorte d'appétit et l'affinité un instinct. Ils n'avaient pas de profit à déplacer la question pour la poser sur un terrain moins ferme ; c'eût été accroître encore les suppositions dont regorgeait déjà l'humorisme et faire déborder prématurément un système si défectueux qu'on voudra, mais provisoirement indispensable à l'exercice de l'art.

Je me suis toujours appliqué à montrer comment la médecine diffère des autres sciences en ce qu'elle n'a pas le droit d'attendre, et que le malade d'aujourd'hui ne s'ajourne pas au lendemain. C'est cette nécessité d'intervenir quand même, sous peine de forfaire à sa conscience, qui imprime à la médecine un cachet d'infériorité scientifique dont les médecins ont peine à se consoler. Le savant ne donne sa formule que quand il la croit achevée, et encore entre le théorème et l'application laisse-t-il un intervalle qu'il ne se charge pas de remplir ; ce qu'il ignore n'existe pas, et les générations se succèdent sans accuser son impuissance. Pour nous, l'action devance le savoir ; nous n'avons pas à spéculer sur l'indulgence des indifférents : notre juge, c'est le malade qui souffre et qui ne veut pas qu'on en ignore.

Les anciens, par une étrange exception, avaient en médecine un sens éminemment pratique dont ils étaient dépourvus par tant d'autres côtés. Pour eux la valeur d'un système médical se mesurait à l'utile, et d'instinct ils avaient la conviction erronée qu'il fallait aller droit au but. Leur vitalisme fut à la fois un mélange d'ignorance et de bon vouloir. Du jour où l'insuffisance des connaissances fut démontrée, cette bonne volonté stérile cessa d'être un mérite, et l'édifice s'écroula ; mais combien de temps il avait duré !

De quelque façon qu'on essaye de le restaurer, le vitalisme antique devient impossible, il a cessé d'être une doctrine homo-

gène ; on ne peut que recueillir, à la manière des antiquaires, des fragments précieux incomparables, mais destinés seulement à enrichir un musée médical. Ce vitalisme a donné tout ce que les plus exigeants pouvaient en attendre ; il a disparu parce qu'il était immobilisé, et que, comme disait un des plus illustres vitalistes, le mouvement c'est la vie. Sans cesse préoccupé de déduire les conséquences d'un article de foi, voué au culte quand même de la nature, convaincu qu'il possédait la loi primordiale par laquelle sont régis tous les phénomènes, il excluait l'idée du progrès ou la réduisait à si peu que c'était décourager la recherche. L'autorité, là comme ailleurs, et peut-être plus qu'ailleurs, domina sans réserve, ou tout au moins la médecine fut régie par un code auquel il était permis d'ajouter quelques articles, mais dont le fond était inviolable.

Cependant, même en succombant sous le coup de la rénovation scientifique, chassée de toutes les sciences qui s'organisaient sur un principe nouveau, la doctrine des anciens garda sa part d'autorité dans les sciences morales et déposa aussi dans la médecine le germe d'une idée vivace.

Pour elle, la nature n'opérait pas suivant des règles fatales : tantôt maîtresse et tantôt dominée, apte à se modifier suivant les événements, multipliant au besoin ses procédés, elle devait son unité d'action non pas à l'uniformité de ses moyens, mais à l'identité du but qu'elle s'efforçait d'atteindre ; à savoir : la conservation de la vie. Une puissance ainsi constituée, une autocratie raisonnante et volontaire ne convenait ni aux physiciens ni aux chimistes, dont elle troublait, dont elle infirmait les conclusions encore indécises ; elle semblait inventée pour la commodité des médecins, qui ne consentirent pas à s'en dessaisir.

Par un compromis exceptionnel, ils s'associèrent avec ardeur au mouvement où leur science avait tant à gagner ; mais ils réservèrent, pour la gouverne de l'art, l'idée d'une force spéciale, s'appliquant à maintenir la vie, assez vague pour servir d'explication à des phénomènes inconnus dans leur essence et repré-

sentant, pour ainsi dire, sous une forme allégorique, la médecine, moins le médecin.

Le vitalisme, tel que le concevaient les anciens, disparut donc quand éclata la révolution qui devait anéantir l'esprit antique pour lui substituer l'esprit moderne ; et cependant, tant il répond aux nécessités de la médecine, il ne tarde pas à renaître. Van Helmont dépense, à détruire le passé, cette verve satirique, dernier effort qui réussit toujours à ruiner sans pitié les systèmes en décadence ; mais la seconde phase du vitalisme se personnifie dans le génie de Stahl, le plus philosophe assurément de tous ceux qui ont abordé les hautes généralités de la médecine.

Stahl a rompu avec l'antiquité, c'est tout au plus s'il est érudit à une époque où l'érudition est de mise ; il sait un peu d'Hippocrate, mais pour sûr il ne possède pas Galien ; le respect de la tradition n'entrave pas sa liberté. Cependant il a retenu inscieusement ce qu'a préservé la tradition. Réformateur plus convaincu qu'intolérant, il a l'orgueil d'avoir formulé l'idée vraie de la vie, et, si son principe est vrai, il n'y a pas de raison pour qu'il soit en contradiction avec les vérités partielles découvertes avant lui.

La doctrine de Stahl a été jugée sévèrement, et on peut dire qu'on l'a le plus souvent condamnée sans l'entendre ; mais cette sévérité même indique tout le cas qu'en ont fait ceux qui se sont efforcés de la combattre. Où on devait chercher un système de transition, on a voulu voir un parti pris définitif ; on n'a pas tenu compte, dans cette appréciation rigoureuse, du milieu, du temps où l'idée s'était produite, et, par une injustice dont l'histoire de la science offre tant d'exemples, on lui a demandé ce qu'il ne lui était pas possible de donner à cette époque.

Le vitalisme de Stahl a encore eu le malheur d'avoir un nom et de s'appeler l'*animisme*. L'étiquette a fini par prévaloir et par faire oublier le fond, et peu à peu on a substitué à la pensée du maître une sorte de dogme imaginaire d'autant plus aisément réfutable qu'il était l'œuvre artificielle de ceux qui se préparaient à le réfuter.

Malgré ces oppositions ouvertes ou dissimulées, ce vitalisme est resté le point de départ de toutes les tentatives entreprises dans le même sens aussi bien des médecins de Montpellier que des néo-hippocratistes, et par conséquent le point de mire de toutes les objections. Stahl ne se comprend bien qu'en regard des doctrines anciennes sur la vie ; le vitalisme contemporain n'est intelligible dans ses intimités que pour ceux qui ont médité les théories du professeur de Halle.

Je n'ai pas à exposer ici la doctrine d'une école pour laquelle je professe plus de respect encore que de sympathie ; je tiens seulement, en indiquant les grandes lignes et les côtés saillants de ses qualités et de ses défauts, à marquer sa place dans l'histoire.

Quand il s'agit de conceptions immenses comme celle de la vie tout entière, l'esprit a tant d'aventures à courir, tant d'écartés où il peut être entraîné, qu'on est trop heureux de s'assurer d'avance des points de repère. Les hommes de génie qui, dans le cours des générations, arrêtent un moment l'élan de la pensée et la forcent à se recueillir, rendent un service immense et ce serait une faute impardonnable de n'en pas profiter. Complets ou insuffisants, plus ou moins durables, mais toujours passagers, leurs systèmes ont une part de vérité assez grande pour avoir illustré le nom du maître, et ils constituent un terrain connu sur lequel l'intelligence est maîtresse de se replier quand elle sent qu'elle s'égaré. Si fragile que soit ce radeau, il est toujours un point d'appui salutaire pour celui qui nage au hasard et qui n'a devant lui qu'un horizon sans limites.

Du vitalisme antique, Stahl retint cette croyance, que vivre est une chose sans analogue, une donnée de sens commun, un axiome ; ce qui fait le caractère de la vie, c'est qu'elle est le résultat d'une ou plusieurs forces concourant à un but, n'agissant pas en vertu d'une loi fatale, et différent à ce titre des autres forces de la nature, qui poursuivent sans rémission leur cours invariable. L'agrégation moléculaire que la vie anime a deux attributs qui la distinguent des êtres inanimés, l'individualité et le mouvement.

coule d'un petit nombre d'axiomes, et que l'œuf contient en germe l'animal vivant; mais a-t-on jamais supposé qu'il suffit, pour être géomètre, de savoir les propositions fondamentales, et, pour être anatomiste, d'avoir disséqué l'embryon? Encore, quand les conclusions sont précises et positives, peut-on espérer que toute intelligence droite et bien réglée saura les tirer des prémisses; mais, quand les conséquences sont pleines de doute, d'obscurité, d'incertitude, il s'en faut qu'elles éclosent ainsi par le seul fait de l'incubation d'un principe. Les développements ne sont plus alors des amplifications oratoires; ils sont des éléments nécessaires, dont on ne se prive pas impunément et qu'on ne réduit pas suivant son bon plaisir. Si élevé qu'ait été le talent des orateurs académiques, ils étaient, par la force des choses, astreints à des omissions inacceptables et contraints plus ou moins de discourir au clepsydre. Chacun mettait en saillie une face de la question ou réfutait d'autres fragments d'argumentations: aucun n'avait le droit parce qu'aucun n'avait le loisir d'exposer une doctrine.

Si celui qui dogmatise a besoin de la plénitude de sa pensée, il n'a pas moins besoin d'un auditoire ou préparé d'avance ou façonné par lui à ces hautes discussions. A son insu, l'orateur se monte ou se descend au niveau supposé de ceux qui l'écoutent; pour être clair, il devient banal; pour être rigoureux, il mutilé son idée, ou, ce qui est plus périlleux encore, pour paraître brillant il se fait paradoxal. L'auditoire agit ainsi par ses petits côtés, quand, au lieu de le maîtriser, on est obligé de se prêter à ses aptitudes; mais il exerce une influence d'un autre ordre, bien plus puissante et plus inaperçue.

Chaque époque, chaque génération a sa manière qui lui est propre d'envisager les questions philosophiques. En médecine comme ailleurs, on ne se répète pas à vingt ans de distance, et dût la même idée se reproduire, elle revient tout au moins transformée par le costume qu'un nouveau milieu lui impose; c'est là un fait d'expérience vulgaire, mais dont on a, par la force des choses, tenu si peu de compte dans la discussion sur le vitalisme,

que cette étude critique ne sera peut-être pas une redite inutile si elle parvient à le mettre en relief.

Le mot de *vitalisme* est une nouveauté, on pourrait presque marquer sur le calendrier le jour où il a pris naissance. Or ce n'est plus à l'aventure que des dénominations inconnues apparaissent dans le monde scientifique; elles répondent toujours à un desideratum, et, pour emprunter une expression dont on abuse volontiers, elles sont un des signes du temps. Le mot de *vitalisme* est à la fois notre contemporain et notre compatriote; mais, avant de disserter sur la doctrine, il est prudent de s'entendre sur le sens même de son appellation. En l'absence de ce préliminaire indispensable, on attaque ou on défend des à peu près dont la responsabilité n'est acceptée par personne. Puis, quand la discussion est close, les adversaires apparents sont les premiers étonnés d'avoir été si peu divergents, qu'ils aboutissent, sauf les nuances, aux mêmes conclusions, et qu'ils ont l'honnête naïveté d'avouer au public une conformité d'opinion dont ils ne se doutaient pas.

Combien y a-t-il par le monde médical de vitalistes ou d'antivitalistes qui n'en avaient pas conscience; la discussion leur fait une conviction éphémère, et ils optent jusqu'à nouvel ordre, parce qu'ils n'ont à voter scientifiquement que par oui ou par non.

A quelles conditions est-on donc vitaliste, et qu'est-ce en réalité que le vitalisme d'aujourd'hui dans la mesure où l'on circonscrit et le mouvement des idées et le besoin de la science? A l'époque où la philosophie absorbait toutes les connaissances humaines, où la curiosité n'avait pas d'autres limites que celles de la pensée elle-même, l'instinct portait les meilleurs esprits à la recherche insatiable du pourquoi de toutes choses: pourquoi le monde était-il ce qu'il est, pourquoi l'homme accomplissait-il tels ou tels actes, quelle était la destination finale des phénomènes multiples dont nous sommes acteurs ou témoins. Le problème était posé sans souci d'une solution possible, ou, comme il arrive toujours en pareil cas, la solution était donnée d'avance,